

TARTARIE,
BÉLOUTCHISTAN,
BOUTAN ET NÉPAL,

PAR M. DUBEUX,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES.

ET PAR M. V. VALMONT.

AFGHANISTAN,

PAR M. XAVIER RAYMOND,

ATTACHÉ A L'AMBASSADE EN CHINE.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

1848.



16397

1848

tiennent des relations commerciales avec la Khivie, la Boukharie, Tashkende, Khokande, la Petite-Boukharie, mais surtout avec la Russie et la Chine. Ce commerce produit de grands avantages aux deux derniers pays. En effet, la plus grande partie des objets manufacturés que la Chine et surtout la Russie livrent aux trois hordes ne pourraient trouver de débouchés que chez un peuple peu avancé dans la civilisation. D'ailleurs ces deux empires ont besoin des produits bruts qu'ils reçoivent à bas prix en échange des marchandises qui sortent de leurs fabriques. Le commerce avec les steppes doit acquérir de jour en jour plus d'importance pour la Russie. Les Kirguizes sont constamment maltraités et spoliés par les Chinois, tandis que le gouvernement russe encourage par une sage politique et protège par sa puissance des relations très-avantageuses à ses sujets. Ces transactions, qui enrichissent les habitants des lignes d'Orenbourg et de Sibérie, n'ont lieu que par échanges. Les nomades, accoutumés à acheter et à vendre de cette manière, ne veulent point entendre parler d'argent monnayé, dans la crainte qu'ils ont qu'on ne les trompe. Cependant ils reçoivent quelquefois de la Chine des lingots d'argent. Le commerce avec la Russie a lieu depuis la mi-juin jusqu'à la fin de novembre. Alors on voit chaque jour au marché d'Orenbourg plusieurs centaines et quelquefois jusqu'à un millier de Kirguizes; quelques habitants de Khiva, de Boukhara, de Khokande et de Tashkende se rendent directement dans les aouls ou campements pour y faire des échanges; mais les Russes et les Chinois trafiquent uniquement dans les villes ou les forts de leurs frontières respectives. Les objets que les Kirguizes donnent en échange des marchandises qu'ils reçoivent consistent en moutons, chevaux, bêtes à cornes, chameaux, chèvres, poil et laine de divers animaux, peaux de boucs, de chevaux, de moutons, de vaches, peaux de loups, de renards, de corsacs, de lièvres et de marmottes, feutres, pelisses de mouton et autres, cornes d'antilope, racine de garrance.

Voici un tableau du bétail échangé à

Orenbourg contre des marchandises russes à différentes époques :

Années.	Chevaux et Poulains.	Boeufs.	Moutons.	Chèvres.
1745	552	2	3,053	52
1765	1,626	199	55,134	4,540
1785	2,013	362	202,151	6,452
1805	776	401	105,240	4,452
1820	68	1,074	160,296	3,268

Les Kirguizes prennent en retour de leur bétail et des produits bruts qu'ils importent en Russie, différents objets de fer, de fonte et de cuivre, tels que chaudrons, dés à coudre, aiguilles, ciseaux, couteaux, haches, cadenas, faux et faucilles, des draps, des velours et quelques autres étoffes, des coffres, de l'alun, de la couperose, des perles fausses, de petits miroirs, de la toile, du tabac en poudre, du fer-blanc, du rouge, des cuirs ouvrés, des peaux de castor, etc. « Toutes ces marchandises ou à peu près, dit M. Levchine, sont des produits russes, et la plupart n'auraient aucun débit en Europe. Si l'on songe aux avantages immenses que le commerce russe tire de ces échanges, on comprendra que le gouvernement impérial n'a point à regretter les dépenses qu'il fait pour les appointements des sultans et des anciens, pour les présents dont il les comble, pour l'entretien même d'officiers chargés de l'administration des hordes. Je ne ferai pas mention ici de la dépense qu'occasionnent les troupes destinées à garder les frontières, car le gouvernement les y entretiendrait quand bien même il n'existerait aucun commerce entre les Kirguizes et les Russes. »

Les Chinois donnent en retour aux Kirguizes des étoffes de soie, de la porcelaine, du brocard, de l'argent, du thé, de la poterie vernissée et quelques autres produits de leurs manufactures.

Les Boukhares, les Khiviens et les habitants de Tashkende leur fournissent des étoffes de soie et de coton, des fusils, des sabres, de la poudre, etc. Les Kirguizes livrent en échange, indépendamment des objets dont nous avons parlé plus haut, des esclaves, qu'ils enlèvent sur les frontières russes. Ces malheureux sont ordinairement transportés les mains liées sur le dos et les pieds attachés sous le ventre d'un cheval, qu'un Kirguize, également à che-

indiquée ci-devant sous le nom de *thé calmouc* (1), est la plus en usage parmi eux. Ceux qui sont trop pauvres pour se procurer cette espèce de thé boivent une infusion d'une petite réglisse qui pousse dans les lieux les plus arides. Ils se nourrissent aussi de viande; mais ils la font bien cuire, et ne la mangent jamais crue. Ils connaissent à peine les céréales, et ce n'est que dans de rares occasions qu'on trouve dans leurs tentes du pain ou du gruau. Ils sont extrêmement adonnés à l'ivrognerie, et leur goût pour le thé ne les empêche pas de rechercher avec passion les liqueurs spiritueuses. Ils fabriquent une espèce d'eau-de-vie qu'ils tirent du lait de vache ou de jument distillé; mais, comme elle est extrêmement faible, ils tâchent d'en avoir de plus forte à prix d'argent. Ils en achètent surtout aux Russes.

En été, les Calmoucs tirent de leurs troupeaux une énorme quantité de lait. Ils préfèrent le lait de jument, qu'ils trouvent plus doux et plus gras que tous les autres; et ils le regardent aussi comme supérieur pour la distillation. Quand ils font de l'eau-de-vie, le chef de la tente réunit ses amis et parents, et leur offre cette boisson chaude et souvent presque bouillante. On commence par servir les personnes les plus âgées, sans avoir égard au sexe. Deux ou trois tasses suffisent pour enivrer. Les femmes et les enfants ne sont pas moins passionnés pour cette liqueur, et en général pour tous les spiritueux, que les hommes eux-mêmes. Nous avons déjà eu occasion de remarquer que l'ivrognerie est un vice commun à toute la race calmouque.

Le *bousah* ou *résidu de la distillation du lait* est extrêmement acide. Il sert à différents usages. On le mange en le retirant de la chaudière mêlé avec du lait frais, et on l'emploie pour préparer les peaux. Après avoir distillé du lait de vache, on fait bouillir le *bousah* jusqu'à ce qu'il devienne épais, puis on le presse, on en exprime soigneusement la partie aqueuse, et on le met dans des sacs. Cette espèce de fromage, coupé par petits morceaux ou taillé en gâteaux de forme ronde, est séché au soleil et mis en réserve

pour l'hiver; on le mange avec du beurre, et toujours sans pain ni légumes. On fait aussi des fromages avec le lait de brebis; mais on ne le distille jamais. Le beurre est composé de lait de vache cuit dans une chaudière avec une certaine quantité de lait de brebis. On ajoute ensuite du caillé qui fait aigrir le tout en un seul jour. On bat alors ce mélange avec une espèce de pilon de bois ou de battoir, et on le verse dans une grande gamelle. Le beurre qui surnage est enlevé, mis dans des vases de cuir et salé. Si le lait n'a pas perdu toute sa graisse, on le fait bouillir une seconde fois.

Les Calmoucs ne manquent pas de viande; la chasse et les troupeaux leur en fournissent toujours abondamment. Il est rare cependant qu'ils se décident à tuer une pièce de bétail; à l'exception toutefois des gens riches, lorsqu'ils donnent quelque grand repas. Quant aux pauvres, ils n'ont recours à ce moyen que dans le cas d'une disette absolue. Ces nomades dévorent sans répugnance presque tous les oiseaux et quadrupèdes qu'ils peuvent se procurer, pourvu que ces animaux soient bien gras. Ils mangent avec plaisir le blaireau, la marmotte et une espèce de musaraigne qu'ils appellent *soustik*. Le castor est pour eux un mets exquis. Ils se nourrissent de chevaux, de chèvres sauvages, de sangliers, et même des oiseaux de proie les plus gros; mais ils ont une aversion extrême pour la chair du loup, qu'ils disent être amère, et ne mangent qu'avec dégoût le renard et quelques autres animaux carnassiers, qu'ils ne trouvent pas assez gras.

En été, lorsqu'ils ont plus de viande qu'ils ne peuvent en consommer, ils la coupent par tranches minces, qu'ils font sécher au soleil, ou qu'ils exposent, lorsqu'il pleut, à la fumée du foyer. Cette viande séchée forme une partie des provisions d'hiver ou de voyage.

Les Calmoucs recherchent aussi pour leur alimentation quelques racines sauvages, et entre autres les racines du *bodmon-soc* (*phlomis tuberosa*). Ils les réduisent en poudre lorsqu'ils sont bien secs et les font bouillir avec du lait; ils mangent également la racine du *sokhnok* (*lathyrus tuberosus*), qu'ils font cuire avec de la viande, et celle d'une espèce de crambe.

(1) Voyez pages 70 et 71.

Hommes, troupeaux, habitations, tout a disparu. Une fumée noire et épaisse qui s'élève çà et là de quelque foyer mal éteint, le croisement des oiseaux de proie qui se disputent des débris de chameau abandonnés, voilà les seuls indices qui annoncent que le nomade mongou (1) a, la veille, passé par là. Et si l'on me demande pour quelle raison ces Tartares ont si brusquement abandonné ce poste, je répondrai : Leurs troupeaux avaient dévoré tout l'herbe qui couvrait la plaine : ils les ont donc poussés devant eux, et ils ont été chercher plus loin, n'importe où, de nouveaux et plus frais pâturages. Ces grandes caravanes s'en vont ainsi à travers le désert sans dessein formé ; elles dorment où la nuit les surprend, et quand ces pasteurs ont rencontré un endroit à leur fantaisie, ils y dressent leurs tentes.

« La Tartarie offre, en général, un aspect sauvage et profondément mélancolique. Il n'est rien qui y réveille le souvenir de l'agriculture et de l'industrie ; les pagodes et les *lamaseries*, ou couvents de religieux idolâtres, sont les seuls monuments qu'on rencontre. Les Tartares y attachent une grande importance. La religion est tout pour eux ; le reste est, à leurs yeux, vain, fugitif, et indigne d'occuper leur pensée. Aussi tout ce qui ressent la richesse et l'opulence, tout ce qui porte l'empreinte des arts se trouve concentré dans les pagodes ; par la même raison, tout ce qui se rattache de loin ou de près aux sciences et aux lettres ne dépasse pas l'enceinte des lamaseries (2) . »

POPULATION. M. Timkovski évalue la population de la Mongolie à 2,000,000 d'âmes. Cette estimation est un peu conjecturale ; aucune donnée positive n'existe à cet égard, et, malgré les dénombrements qu'il fait faire, le gouvernement chinois ne sait pas exactement lui-même combien il possède de sujets dans cette province de l'empire.

RACES ET TRIBUS. La Mongolie est peuplée presque entièrement par différentes tribus de race mogole, qui donnent

leur nom au territoire qu'elles habitent. Les plus importantes de ces tribus sont celles des Khalkhas, des Souinites et des Tsakhares. On voit encore sur différents points du même pays des Chinois et des Ouriankhaï ou Soïoutes. Ce dernier peuple, bien que considéré par M. Timkovski comme appartenant à la souche mogole, n'est, comme l'a prouvé M. Klaproth, qu'un ramas de pauvres familles samoïèdes et turques, presque sauvages, et sur lesquelles nous n'aurons, par conséquent, que peu de chose à dire.

SOÏOUTES. Les Soïoutes payent à la Chine un tribut qu'ils acquittent en fourrures de zibelines, de loups, de renards ou d'écureuils. Trois zibelines comptent pour six loups, douze renards ou cent écureuils.

Quelques Soïoutes élèvent un petit nombre de bœufs, de moutons, de chèvres et de chevaux. Plusieurs tribus de ce peuple possédaient autrefois des rennes ; mais une épizootie les détruisit tous. Les Soïoutes négligent l'agriculture. Ils se nourrissent de chair, de racines, de pignons de pin, et lorsqu'ils manquent de ces aliments, ils ont recours au thé en brique fortement salé.

Ils sont extrêmement malpropres et fort grossiers. En été même ils sont vêtus de peaux de mouton qu'ils portent sur le corps jusqu'à ce qu'elles tombent en lambeaux.

Plusieurs Soïoutes n'ont point de bestiaux, et vivent dans un dénuement extrême. Lorsqu'en hiver ils ne trouvent pas de racines pour s'en nourrir, ils mangent d'abord les courroies et les sacs de cuir qu'ils possèdent, puis, lorsqu'ils sont poussés par la faim, ils deviennent anthropophages, et dévorent même leurs propres enfants. Si avant le printemps ceux-ci ne suffisent pas, le mari dévore sa femme ou la femme son mari, ou bien les enfants devenus grands se repaissent de la chair de leurs père et mère. On ne peut malheureusement pas révoquer en doute ces monstruosités ; Klaproth, si profondément versé dans la géographie et l'ethnographie de l'Asie Centrale, les a consignées dans son *Magasin asiatique* (1), et M. Bal-

(1) C'est-à-dire *Mogol* ou *Mongol*. Cette légende variante ne saurait arrêter le lecteur.

(2) Voyez *Excursion dans la Tartarie mongole*, par le révérend père E. Huc, citée dans la *Revue de l'Orient*, XXXIV^e cahier, février 1846, page 111.